

Face à l'inné

Guyllaine Massoutre

Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massoutre, G. (2013). Face à l'inné. *Spirale*, (245), 10–12.

Face à l'inné

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

On ne peut penser et parler, penser et transmettre, penser et agir que grâce à la capacité fictionnelle de la langue.

— Suzanne Jacob

En 1987, Marguerite Duras répondait à Leopoldina Pallotta della Torre : « *Le grand esprit est androgyne. Viser à certaines féminisations de l'art est une grosse erreur des femmes. En se créant cette spécificité, elles limitent la portée même de leur propos. [...] Il y a des contre-idéologies plus codifiées que l'idéologie elle-même. Bien sûr, une femme consciente et informée est déjà en elle-même une femme politique : à condition qu'elle ne s'enferme pas dans un ghetto en faisant de son corps le lieu du martyr par excellence* » (*La passion suspendue*, 2013).

Vingt-cinq ans plus tard, le langage féminin(iste) s'est pluralisé et diversifié, mais il continue de dévoiler « la douleur » d'exister. Si les rapports de domination existent toujours, toujours autant, et si, nonobstant, la « *controverse est désormais la figure de la discussion sur les sexes* » (Geneviève Fraisse, *La controverse des sexes*, 2001), deux positions tranchées ont été tenues dans *Spirale* : l'une de Nancy Huston, issue de *Reflets dans un œil d'homme* (2012), l'autre par Lori Saint-Martin (numéro 244, hiver 2013) qui lui répond.

Parler de l'être humain, libre et talentueux, conduit Huston à défendre l'idée d'une nature masculine et féminine essentiellement biologique et à s'en prendre farouchement à la théorie du genre. Son angle d'attaque est le regard de séduction. Pour Saint-Martin, l'argument biologique de Huston consiste à revenir à une psychologie de Néandertal, qui ignore le rapport social primant, alors que depuis Beauvoir l'identité s'affirme comme un choix négocié et non selon la dépendance des relations de corps à corps, objet de l'essai de Huston, qui n'hésite pas à normaliser la prédation et la reproduction comme des gestes premiers.

LES RAPPORTS DE FORCE DE SEXE

Sans la théorie du genre, Huston reviendrait-elle si légèrement à l'ère de Cro-Magnon ? À moins qu'elle n'ait écrit sous la colère, après le suicide de Nelly Arcan, dont les écrits ultimes et la mémoire animent l'envolée. Mais c'est plus qu'une émotion qui fait réagir Saint-Martin. Leurs positions féministes sont-elles irréconciliables ? Une première remarque s'impose, à savoir que les femmes réagissent haut et fort aux faits de violence physique : femmes voilées, lapidées, excisées d'un côté, mains coupées, homosexuels torturés et mis à mort, fatwa,

charia. Un consensus de voix, hors genre, se lève pour dénoncer les sociétés où les sexes sont séparés et malmenés.

Une deuxième considération éclaircit le débat : sous la plume de Joan W. Scott (*De l'utilité du genre*, 2012), l'expression « *rapports de force de sexe* » s'écrit en français dans le texte original. Le dernier chapitre s'intitule « La séduction, une théorie française ». On y lit que, selon la tradition française, aimer charmer, plaire et accorder ses désirs aux lois de la liberté, quitte à inverser les rôles, tant dans les mœurs sexuelles que dans l'organisation sociale, est une théorie républicaine — redevable aux jeux érotiques aristocratiques — qui « *fabrique un trompe l'œil* » en substituant aux inégalités « *une complémentarité de différences toujours subordonnée à l'unité de la nation* ». Jeu collectif entre partenaires, dont le couple hétérosexuel est le modèle.

Huston et Saint-Martin refusent toutes deux le dos-à-dos des sexes : l'une, au nom du regard, qu'elle identifie à la relation biologique nécessaire ; l'autre, en vertu du droit à la liberté d'être, en rappelle les négociations. Huston aime que les femmes consentent, dit Saint-Martin, scandale ! Pourquoi ? L'essai de Scott, paru quelques mois après celui de Huston, résume mieux la réception de la théorie du genre en France, où elle trouve un large accueil tout en suscitant des tollés masculins (Philippe Sollers, *Portraits de femmes*, 2013). Or Huston s'inscrit autrement dans le débat. Pas question de marivaudage ; son commentaire comportementaliste sur les regards est une lutte, à comprendre littéralement comme un rapport de force de sexe qui s'amorce par la vue. Tous sont machistes dans le « *théâtre sexuel* ». L'argument biologique vient sceller le tout et répond à la question : les femmes font les enfants, phénomène bouleversant de notre « *interdépendance* » constitutive. Ainsi, entre Huston et Saint-Martin, la divergence sur le corps rappelle les enjeux de la laïcité : égalité des sexes, qui sont espèce vivante, ou liberté d'action réglée par une charte, quelle philosophie est la vôtre ?

LA BIOLOGIE SOCIALE DE HUSTON

De toute évidence, Huston aime provoquer. Elle dit : le regard du mâle est le langage brutal de son désir : je te veux, c'est oui ou c'est non ? D'où son slogan : « *[l]'homme regarde, la femme est regardée* », rituel de la séduction. Voix active masculine,

voix passive féminine, cet échange n'a rien d'un dialogue réversible (quoique, selon la théorie du maître et de l'esclave...). Il proposerait, elle disposerait, de toute éternité? Saint-Martin s'insurge. Mais Huston dit autre chose, en pointant les ventres fertiles, affamés de la semence reproductive; elle ramène tant l'homme que la femme à l'atavisme relégué. Point de supériorité en matière biologique, l'espèce n'est pas race ni fait de société : à ce compte, tout le monde est égal. Or, partout en Occident, la biologie perd de son attrait. Pourtant, cette science se hasarde à prouver que notre liberté existentielle se conjugue à des codes inscrits dans la matière cellulaire, particulière, comme la somme de nos apprentissages humains.

Notre désir de faire lignée conditionne-t-il nos stratégies du regard? Nul doute que Huston pratique la fiction : lorsqu'elle crée *Jocaste Reine*, au Théâtre du Nouveau Monde, c'est une amoureuse mature (Louise Marleau, en *Jocaste*, est si convaincante) de son fils adulte (*Œdipe*, joué par Sébastien Ouellette, aurait eu 17 ans de moins que *Jocaste*) qui donne sa version, légère, des tabous de l'inceste, que Sophocle a gravés en lettres inaltérables. Harold et Maud, dans un film culte des années 1970, vivaient l'amour entre âges décalés, et Madeleine Renaud, dirigée par Antoine Vitez, donna une interprétation magistrale de cette fiction. Mais Huston, virulente contre l'*Œdipe* freudien, a-t-elle vraiment trouvé pour *Jocaste* le meilleur mâle à aimer? L'amour, est-ce biologiquement plus fort que l'interdit d'inceste dans nos lignées?

Revenons aux regards, si tant est que la séduction s'y résume. D'abord, admettons que la survie de l'espèce passe par la liberté des gestes que posent les reproducteurs des deux genres. Pour cela, la beauté est certainement un plus, mais ses succédanés, dit Huston, ont faussé la réalité du grand événement que sont fécondation, gestation et naissance. Et de sexualité il est question, mais d'identité sexuelle, nenni, puisque personne ne nie que nos cultures ont libéré nos choix. Mais le corps est toujours là, avec ses gamètes et ses gènes qui agitent leurs spectres, des débordements d'odeurs aux preuves décalquées à la volée d'un texte déjà écrit.

Demeure entière, donc, la question de la mémoire incorporée. Là, Huston a raison, au nom de son amitié douloureuse pour l'ultrasensible Nelly Arcan. Incontestablement, Arcan tire à soi Huston comme Saint-Martin, avec son écriture qui vilipende la tyrannie du regard masculin et l'assignation faite aux femmes de se conformer à des images. La coquetterie, si elle est un appel d'un corps à l'autre, est avant tout une somme de marques, celles du meilleur corps possible, mais pas nécessairement disposé au rendement du jeu vital de la sélection. On sait comment Arcan s'est déprise violemment du piège des regards et de la vénalité.

Réajustons le tir. Huston a écrit de beaux textes sur la maternité (*Journal de la création*, 1990; *Visages de l'aube*, 2001). D'un côté, il y a les femmes, avec ce ventre qui produit, qui jouit, qui se fait prendre, qui appelle aussi, qui vit. De l'autre côté, la reproduction interdite, ou plutôt le conformisme, reproduit *ad nauseam*, la séduction normée, conservatrice et inégalitaire du monde marchand. Personne ne dit que les

femmes n'en sont pas complices. Mais pas toutes. Pas tout entières. L'instant d'égalité est pluriel. Peut-on vraiment croire à l'idée d'une libre reproduction des corps débridés, lancés dans un tourbillon d'amour et de liberté?

AU THÉÂTRE DE LA SÉDUCTION

Aimer jouer avec son corps, danser, se parer, par mascarade ou par carnaval, qu'on soit acteur, pirate d'un instant ou miss America Junior, pape ou papillon... est-ce réductible à un éloge ou à une condamnation du maquillage et des artifices de la beauté? Ce jeu de scène, dans lequel l'homme regarde en spectateur et la femme fait la bête, égérie du théâtre sensuel, dit-il la même chose qu'être copies conformes, anorexiques femmelettes à la maigreur insistante, éternelles jeunesses dans les oripeaux de la gymnastique et de la mode xxo? Des baigneuses de Renoir au regard honteux de Cranach, des beautés plastiques de Botticelli (aux limites d'un érotisme revu par la publicité) à John Currin, qui en a fait de si hideuses égéries contemporaines, le temps a passé, et les silhouettes de Coco Chanel ont transformé non seulement le regard, mais aussi libéré les canons de la beauté. Isadora Duncan, en cariatide inventive, s'est imposée à Paris et non à San Francisco, où elle avait en vain cherché la reconnaissance.

Qu'on pense à Fitzgerald, à Monroe, à Nin ou à Arcan, à Huston, aux vedettes du show bizz, avec ou sans talent, toutes montrent que le corps fonctionnel n'a pas grand rapport avec le sens que nous attribuons à nos comportements, à nos désirs et à nos rêves où le corps est en jeu. Comme Arcan, cherchons ailleurs, en laissant les poudres colorées signifier les cultures, dessiner les peaux, interpellier les anges.

Mais la polémique continuera. Huston cite notamment *Masculin/Féminin*, de Françoise Héritier, *De l'inégalité parmi les sociétés*, de Jared Diamond, *Du sexe à la séduction*, de Donald Symons. Mère d'un garçon et d'une fille, elle écrit sur le scandale mystérieux de la parturition; sur *l'inégalité sacrée* des sexes; sur la littéralité dans *Le dur désir de durer* (Paul Éluard); sur la prévalence biologique : « *La nature n'est pas politiquement correcte; seuls les humains peuvent l'être.* » Qu'y a-t-il donc du désir dans un regard? De la beauté, dans la perception qui noue les relations?

Concevons l'archétype Mater, signature génétique et vision génomique, contact sexuel anonyme et anomique, séduction et reproduction, mais aussi coquetterie et grossesse, érotisme et maternité, Mater avec ses organes, comme Huston. Saint-Martin a raison : Huston schématise, accouche d'un livre où la beauté serait l'appeau / la peau de l'être. La panoplie d'artefacts féminins, toujours cherchée et réinventée, signe-t-elle l'adaptation des femmes aux conditions? Est-ce ce qui attire le fauve, ce mâle excité qui la met en manque? Est-ce universalisable : « *Sommes-nous si logiques que cela, nous autres femmes occidentales, à exiger de pouvoir nous balader tous charmes dehors sans être dérangées?* »

Mais Huston revient. Dites non à un homme, au plus aimable, au plus intelligent, au plus précieux et secourable. C'est votre père et vous le savez : « *Vous serez gravement battue. Pas*

étonnant : vous étiez jolie, fine et fragile comme une porcelaine, et cet homme a eu envie (comme il vous l'avouera des années plus tard) de bousiller et d'abîmer cette joliesse. » Franche bagarreuse du style. Faites donc, mesdames, sentir aux hommes que vous les manipulez. Ce qui voit, ce qui est vu, l'œil, est ici l'organe du désir, le désir de s'approcher du mystère, de sacrifier au rituel.

Si, dans les situations de violence conjugale, une femme se découvre passive, « *Rien de tout cela ne se dit* », mais « *il n'est pas impossible que l'espèce entre en jeu* ». Et Huston de rappeler les agressions sexuelles qui poussent des femmes à mourir. Par exemple, Gary n'a pas été l'amoureux de Jean Seberg qu'on croit, mais un créateur prédateur de sa personnalité fragile. Seberg eut un fils, et la suite des choses, publique, ne rendit pas grâce au père de ce garçon. Prédation et reproduction, ce programme sans origine ni cause ni dessein, rehaussé de l'œil de la caméra, engendra et détruisit.

L'INNÉ-NARRABLE

Les maux des mots sont que l'intelligence nie l'animalité, refoule le lointain, oublie le naturel. Le chant du coq. Le feulement du loup. Le glapissement de la hyène. Tout est langage signé d'espèce. Ethnologie et sociologie se contredisent sur la parure, le maquillage, le vêtement : l'une parle de signes,

l'autre de conditionnement. De là, ce qui du regardeur doit être regardé, à savoir l'importance de retourner le miroir de la passivité. Les fillettes séduites, voire abusées — Nelly Arcan, Lee Miller, Anaïs Nin, Virginia Woolf —, ces images salies, aliénantes — ce jugement de l'autre, « *schrecklick* », signifie affreux, état d'épave —, dans le tain embrumé du prédateur, ont libéré des écrivaines. « To make up » veut dire « se maquiller » et « inventer » (une histoire), rappelle Huston. Voilà pourquoi l'égalité des sexes, là où le contact ne se négocie pas, n'est pas l'identité, et la liberté des sexes, autre chose que le genre.

Toutes les différences ne font pas UNE différence de genre ; elles font l'*inné-narrable*, cette douleur de la femme consciente et informée dont parle Duras. Saint-Martin et Huston ne s'entendent pas. Pour autant, lorsque Huston ridiculise la psychanalyse freudienne, s'attirant de prompts applaudissements à la conférence des Belles-Soirées de l'Université de Montréal où elle présentait sa *Jocaste*, il est des aventures personnelles qu'on ne transforme pas hâtivement en vérité générale : aucun argument ne peut faire mentir l'oracle, car le mystère des corps est aussi inscrit dans la langue. Là s'attendent Huston et Saint-Martin, l'une face à l'autre. Le pouvoir d'en user appelle à en rendre compte : à chacun, chacune, de s'y mesurer. ⊥

Histoire et avenir des universités

ACTUALITÉS, CONSTATS, DÉBATS 

Francis Gingras (directeur du Centre d'études médiévales et professeur titulaire, Littératures de langue française), Denise Angers (professeure honoraire, Histoire), Joyce Boro (professeure agrégée, Études anglaises), Marc Carrier (chargé de cours, Histoire), Sébastien Drolet (chargé de cours, Histoire), Philippe Genequand (professeur adjoint, Histoire), Gabriele Giannini (professeur adjoint, Littératures de langue française), Katherine Morris Boivin (stagiaire postdoctorale, Histoire de l'art), Serge Lusignan, professeur émérite, Histoire), David Piché (professeur agrégé, Philosophie), Enrique Pato (professeur agrégé, Littératures et langues modernes), Joseph-Claude Poulin (professeur associé, Histoire). Tous les signataires sont membres du Centre d'études médiévales de l'Université de Montréal

Les questions qui touchent l'enseignement supérieur n'ont apparemment jamais semblé aussi difficiles. On se demande où va l'université sans toujours bien se souvenir d'où elle vient. En tant que spécialistes de la période qui a vu naître le système universitaire, nous pensons utile de proposer une réflexion fondée sur l'histoire des universités et sur les premiers siècles de leur existence. Un peu de recul est nécessaire pour ne pas se contenter d'adapter l'université aux exigences — prétendues ou réelles — du temps présent et pour continuer d'offrir aux générations présentes et

futures l'outil intellectuel et social dont elles ont besoin. L'histoire de l'université nous permet de réaffirmer l'importance de son rôle social et de replacer ainsi l'intérêt général au cœur d'un débat trop souvent dominé par les intérêts particuliers.

L'UNIVERSITÉ DANS LA CITÉ

Dès l'origine, l'université a appartenu aux communautés urbaines au sein desquelles elle s'est développée, non pas comme un organe gouvernemental ou communal mais